

L'a

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXII

Québec, 13 novembre 1909

No 14

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 209. — Les Quarante-Heures de la semaine, 209. — Le Congrès eucharistique de Montréal, 210. — Mgr l'évêque de Rimouski, 211. — Patronage Saint-Vincent de Paul, 211. — Lettre pastorale de Mgr Bruchési, 212. — Causeries historiques, 218. — Bibliographie, 223.

Calendrier

— o —

14 DIM.	*r	XXIV après Pent., 4 nov. et 6 après l'Epiph. S. Josaphat, martyr. <i>Kyr.</i> des abls Vêp à cap. du suiv., mém. du préc. et du dim.
15 Lundi	b	Ste Gertrude, vierge.
16 Mardi	b	S. Stanislas de Kostka, confesseur (13).
17 Mercr	†b	S. Grégoire le Thaumaturge, évêque et confesseur.
18 Jeudi	b	Dédicace des Basiliques de S. Pierre et de S. Paul, <i>dbl maj.</i>
19 Vend.	b	Ste Elisabeth de Hongrie, veuve.
20 Samd.	b	S. Félix de Valois, confesseur.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

14 novembre, Saint-Marc. — 16, Sainte-Louise. — 18, Cap-Rouge. — 20, Saint-Damien.

Le Congrès eucharistique de Montréal

— o —

A présent que s'est accomplie la grande œuvre du Concile Plénier, l'attention du public religieux se tourne vers le prochain Congrès eucharistique, qui se tiendra à Montréal au mois de septembre 1910.

Sans doute, c'est à Montréal qu'il incombe de faire la préparation immédiate de cet événement extraordinaire. Et nous savons que la grande ville, dont les ressources sont immenses et où le zèle religieux est ardent, est tout à fait disposée à se montrer égale à la circonstance, et à donner à ce Congrès tout l'éclat nécessaire.

Mais, d'autre part, il faut d'abord savoir que ces Congrès eucharistiques sont internationaux ; et c'est pourquoi tout l'univers catholique y prend intérêt, et s'inquiète déjà de ce que sera ce 21^e Congrès, qui se tiendra à Montréal. Déjà, dans beaucoup de pays de l'ancien et du nouveau monde, on se prépare de loin à faire l'été prochain le voyage du Canada, pour prendre part à ces assises solennelles de la foi eucharistique.

En outre, tout en étant dans son exécution une œuvre locale, le Congrès ne laisse pas d'être une œuvre nationale. C'est bien à Montréal, mais c'est au Canada aussi que se tiendra le Congrès ; c'est l'honneur de Montréal, mais aussi du Canada, et particulièrement de la province de Québec, d'avoir été désigné comme l'endroit privilégié où, en l'année 1910, se rendra un hommage solennel et universel au Dieu de la sainte Eucharistie. Par conséquent, tout le pays doit être disposé à prêter son concours, pour autant qu'il sera nécessaire, à la ville de Montréal, afin que le Congrès prochain fasse bonne figure dans l'histoire de ces assemblées extraordinaires ; afin même qu'il dépasse, si cela est possible, l'éclat des derniers Congrès, celui de Londres (1908) et celui de Cologne (1909). Mais ce motif de fierté nationale n'est, à vrai dire, que bien secondaire. Ce qu'il faut, c'est que, d'année en année et de pays en pays, l'honneur international rendu à Notre-Seigneur vivant dans l'Eucharistie croisse toujours en importance et en solennité.

Nous savons que NN. SS. les évêques du Canada ont

donné à S. G. Mgr l'archevêque de Montréal l'assurance de leur concours et de leur aide, pour le succès de l'entreprise. Au moment qu'ils jugeront opportun, les chefs des diocèses diront à leurs fidèles ce qu'ils attendent de leur piété et de leur dévouement à la sainte Eucharistie, pour cette manifestation solennelle du mois de septembre prochain.

Pour nous, notre humble concours est assuré, aussi, à l'entreprise, et nous mettrons à son service toute la publicité utile et possible. Nous entrons dès aujourd'hui dans ce mouvement, en publiant le beau mandement par lequel Mgr l'archevêque de Montréal annonce la tenue du Congrès prochain dans sa ville de Montréal.

Les âmes dévotes ne manqueront pas de prier pour que l'hommage que le Canada et le monde catholique s'apprêtent à rendre à Jésus-Hostie, l'an prochain, soit aussi solennel et grandiose que cela est humainement possible.

Mgr l'évêque de Rimouski

Le 2 novembre au matin, au lendemain de la clôture du Concile, S. G. Mgr Blais devait prendre le train pour retourner à sa ville épiscopale de Rimouski. Mais Sa Grandeur avait été frappée dans la nuit par une légère attaque de paralysie, et se vit obligée d'aller se mettre en traitement à l'Hôtel-Dieu. Monseigneur, qui est maintenant en bonne voie de guérison, a décidé de rester quelques jours de plus sous les soins des dévouées Hospitalières, et ne retournera à Rimouski qu'après la réunion du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, réunion qui se tiendra à Québec mercredi et jeudi de la semaine prochaine.

Patronage Saint-Vincent de Paul

Nous apprenons que le R. P. Debeauquesne a été nommé supérieur de l'Œuvre du Patronage de Québec. Ce religieux est au Canada depuis l'année 1902.

Cette nomination signifie que le R. P. Nunesvais a été lui-

même déchargé de ses fonctions de supérieur, par suite de l'état défectueux de sa santé. On sait que le Révérend Père vient de subir une longue maladie, à l'Hôtel-Dieu de Québec. Aussitôt qu'il sera en état de faire le voyage, il doit se rendre dans le midi de la France pour y passer l'hiver.

LETTRE PASTORALE ET MANDEMENT

DE

MGR PAUL BRUCHÉSI

ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

CONCERNANT LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE 1910

PAUL BRUCHÉSI, PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SIÈGE APOSTOLIQUE, ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL.

Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses et à tous les fidèles de notre diocèse, salut, paix et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nos très chers frères,

Dieu, qui veille avec un soin jaloux sur son Église, ne manque pas de lui envoyer à l'heure opportune les secours dont elle a besoin. A chaque époque, cette Église a été en butte aux assauts de l'impiété, mais toujours un remède sauveur est venu paralyser les influences perverses de ses ennemis. Or, tous ceux qui observent la marche de notre société contemporaine reconnaissent qu'un double fléau la menace. D'une part, la raison orgueilleuse rejette l'autorité et les saintes données de la foi; de l'autre, un sensualisme sans frein fait perdre de vue aux âmes les réalités surnaturelles, et les entraîne par une pente fatale à la recherche des satisfactions terrestres.

Contre ces deux grands maux, l'intervention providentielle s'est manifestée dans le monde chrétien par un renouveau de piété et par un élan vigoureux vers l'auguste Sacrement de nos autels.

Un des grands instruments de ce mouvement religieux a été, sans contredit, les *Congrès eucharistiques*.

Ces Congrès sont, vous le savez, de solennelles assemblées en l'honneur du Très Saint Sacrement. Ils sont composés d'évêques, de prêtres, de fidèles, venus de contrées les plus diverses pour offrir en commun leurs hommages au Dieu caché de l'Hostie.

Ils ont une double signification, et comme une double mission à remplir. Ils sont d'abord une œuvre de glorification de Jésus-Christ présent parmi nous. Ils font aussi contrepoids à l'orgueilleuse prétention des incrédules, qui voudraient supprimer Dieu, ou du moins le tenir éloigné de la vie sociale. Or, la foi nous l'enseigne, Dieu est dans l'Hostie consacrée. C'est pourquoi le Congrès la révèle, la produit au grand jour, l'accleime et la porte en triomphe. Tout ce que l'Eglise a de plus illustre et la société de plus honorable, les hommes les plus distingués par leur science et leur vertu, s'occupent alors de l'Eucharistie, et cherchent d'un commun effort les plus puissants moyens de la glorifier et d'étendre partout sa divine influence. Les manifestations grandioses qui couronnent chaque Congrès sont véritablement une marche triomphale du Christ à travers le monde. Elles annoncent et préparent au sein de l'humanité le règne public de Celui qui a reçu toutes les nations en héritage. Telle est la première mission des Congrès ; et les résultats obtenus jusqu'ici ont dépassé toutes les espérances.

Une autre raison les justifie pleinement et en démontre l'opportunité. Ils font œuvre de régénération sociale, en montrant dans l'Eucharistie le principe et la source de toute vie chrétienne, le grand remède aux maux dont souffre aujourd'hui notre société.

Depuis un quart de siècle, on remarque un mouvement accentué des âmes vers les Tabernacles. Le soleil de l'Eucharistie a dissipé peu à peu les brumes glaciales de l'indifférence ; et les âmes, au contact de ses rayons, se sont ouvertes plus largement aux vérités évangéliques.

Cette magnifique efflorescence de la piété dans le vieux monde est due, assurément pour une bonne part, aux assemblées dans lesquelles on discute les moyens les

plus efficaces pour rapprocher les peuples de l'Eucharistie.

Cet accroissement de dévotion étend son influence sur la société tout entière ; car, avec lui, on voit se multiplier et fleurir de plus en plus les œuvres de zèle. C'est pourquoi le Souverain Pontife Léon XIII consacra les derniers efforts de sa glorieuse vieillesse à encourager les Congrès eucharistiques et à stimuler le zèle de leurs promoteurs. Sa Sainteté Pie X, dès le début de son pontificat, s'appliqua aussi à les favoriser de tout son pouvoir. Il y a quatre ans, sur son désir exprès, le Congrès a dû se tenir à Rome même. C'est que notre illustre Pontife voit dans cette institution un des gages les plus assurés de la restauration de toutes choses en Jésus-Christ.

Chaque année, les évêques du monde catholique sont invités à un Congrès international. Jusqu'ici ces solennelles assises ont été tenues en France, en Belgique, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Angleterre et jusqu'à Jérusalem.

Il nous a été donné d'assister, l'année dernière, au Congrès célébré avec tant de magnificence dans la capitale de l'Empire Britannique. Ce fut un des spectacles les plus grandioses et les plus émouvants que nous ayons vus. Jamais nous n'oublierons les élans de conviction religieuse et les manifestations d'enthousiasme provoqués par ces imposantes démonstrations.

Lorsque, du balcon de la cathédrale de Westminster, le représentant du Pape, le cardinal Vannutelli, élevait l'Hostie sainte au-dessus de Londres, il nous semblait que le Christ reprenait possession du royaume d'où il avait été jadis banni que de son Cœur tombaient abondantes sur des millions d'âmes des grâces de lumière et de foi ; que le ciel s'ouvrait tout grand sur l'ancienne île des saints, et que le précepte donné au Thabor retentissait de nouveau : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ».

Oui, ce furent pour l'Angleterre d'incomparables jours ; et quelles douces espérances emportèrent dans leur âme ceux qui en avaient été les témoins privilégiés !

Après Londres, Cologne vient d'avoir elle aussi ses grandes fêtes eucharistiques, et bien que les dépêches d'outre-mer semblent avoir systématiquement fait silence sur elles, nous savons aujourd'hui qu'elles ont été aussi remarquables par la pompe des cérémonies sacrées, l'éloquence des orateurs qui s'y sont

fait entendre et le concours immense du peuple, que par la piété manifestée pendant toute leur durée. Dans la merveilleuse cathédrale, chef-d'œuvre du treizième siècle, et dans les autres églises, la foule se pressait recueillie pour s'approcher de la Table Sainte et se nourrir du pain des forts ; dans leurs assemblées d'étude, les théologiens et les pasteurs d'âmes cherchaient avec un zèle admirable les moyens d'augmenter encore dans le monde la piété envers l'Eucharistie ; et dans les rues décorées comme aux plus grands jours de fête nationale, des princes de l'Eglise, des prélats en grand nombre, revêtus de leurs ornements pontificaux, des milliers de prêtres, des milliers et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, faisaient cortège au divin triomphateur caché sous l'hostie.

Eh bien, nos très chers frères, ces scènes grandioses qui se sont successivement déroulées sur les bords de la Tamise et sur les bords du Rhin, nous les contemplerons à notre tour au milieu de nous, sur les rives de notre majestueux Saint-Laurent.

L'année prochaine, en effet, aura lieu à Montréal le vingt-et-unième Congrès eucharistique international. C'est à Londres que cet insigne honneur nous fut offert. Comment aurions-nous pu le refuser ?

Déjà, nous le savons, l'idée d'un Congrès au Canada avait préoccupé bien des esprits. Dans notre pays, grâce à Dieu, le culte de la sainte Eucharistie fut de tout temps en grand honneur ; mais il y fait depuis quelques années des progrès notables et consolants. L'adoration perpétuelle qui se pratique dans la plupart de nos diocèses avec une si grande solennité ; la communion réparatrice du premier vendredi de chaque mois ; l'Heure sainte, les Confréries du Très Saint Sacrement érigées en tant de paroisses ; le nombre sans cesse croissant de communions ; tout cela prouve que le Canada, terre de liberté, est en même temps une terre de foi préparée pour la tenue d'un Congrès solennel.

Du reste, si florissante que soit parmi nous la dévotion que nous venons de dire, il reste des progrès à faire. N'y a-t-il pas encore de trop nombreuses hésitations dans l'application pratique du décret sur la communion fréquente et quotidienne ? Combien de fidèles sont jusqu'ici restés sourds aux pressants

appels de leurs pasteurs les conviant à la Table Sainte ? Un Congrès, semblait-il, était le plus puissant moyen de mettre plus complètement en pratique les enseignements de notre bien-aimé Pontife Pie X, fidèle interprète des désirs de Jésus-Christ.

De plus, ce Congrès ne serait-il pas une puissante entrave aux sourdes menées de l'impiété pour ruiner la foi de notre jeunesse ? Les grands maux qui affligent la société européenne ne menacent-ils pas de contaminer notre peuple ? Il paraissait donc bon de saisir cette force puissante du Congrès, pour étouffer les premiers germes du mal et prévenir toute contagion désastreuse.

Ne serait-ce pas aussi pour quelques âmes sincères, étrangères à nos croyances, l'occasion d'un heureux retour à la foi catholique ? Ce qu'elles verraient et entendraient alors ne serait-il pas la réponse au besoin d'unité, de direction sûre, de vérité intégrale qui les tourmente ? N'y a-t-il pas, en dehors de l'Eglise de Rome, bien des cœurs affamés d'un aliment divin qu'ils ignorent, et qui peut-être leur apparaîtrait soudain dans l'Hostie de nos ostensoirs ?

Toutes ces raisons nous ont déterminé, nos très chers frères, à nous rendre aux désirs qui nous étaient exprimés d'une manière si touchante, et à accueillir en notre ville archiépiscopale le Congrès international de 1910.

Nous n'ignorions pas les lourdes charges qui en résulteraient pour nous ; mais la certitude de trouver dans le zèle de tout le clergé canadien et dans la piété de nos populations un appoint considérable a finalement dissipé nos craintes.

L'éminent évêque de Namur, Mgr Heleyn, le président du comité permanent, daigna nous écrire : « Le comité permanent des Congrès eucharistiques désirait de voir tenir un Congrès international au Canada. Grâce à votre acceptation, il verra bientôt son désir réalisé. Aussi je m'empresse d'exprimer à Votre Grandeur toute ma reconnaissance pour la générosité avec laquelle elle a accueilli ma demande, malgré les difficultés d'une pareille entreprise. Le comité permanent vous aidera de tout son pouvoir ; il espère que le Congrès eucharistique de Montréal ne le cédera pas à ses devanciers, et

qu'il sera comme ceux-ci un triomphe éclatant du Dieu de l'Eucharistie ».

En même temps, les encouragements les plus sympathiques nous sont parvenus de l'épiscopat du Canada, de l'Angleterre et de la France. Nos vénérés collègues des Etats-Unis — nous le savons par ce que plusieurs d'entre eux ont bien voulu nous dire — seront particulièrement heureux d'unir leurs efforts aux nôtres, pour donner tout l'éclat possible au premier Congrès tenu sur notre continent. Ce sera ainsi la jeune Eglise d'Amérique tout entière qui affirmera aux yeux de l'univers la vitalité de sa foi. Enfin, le Souverain Pontife lui-même a daigné nous promettre de se faire représenter par un cardinal-légit. Il nous est donc permis d'augurer dès à présent le plus consolant succès.

Mais ce succès, nos très chers frères, nous devons avant tout l'attendre de Dieu. Aussi, le demanderons-nous d'abord dans de ferventes prières. Efforçons-nous d'assister plus que jamais aux offices qui se célèbrent en l'honneur de l'Eucharistie : la sainte messe, les adorations et les saluts du Très Saint Sacrement. Multiplions nos visites auprès des autels, approchons-nous surtout plus fréquemment de la Sainte Table, nous pénétrant ainsi du plus ardent amour pour la divine Eucharistie.

Nous avons l'assurance que tous, clergé et fidèles, apporteront leur concours effectif dans la mesure où il leur sera demandé, et rivaliseront de zèle et d'initiative pour préparer à notre divin Sauveur un triomphe digne de sa majesté.

MANDEMENT

A ces causes, le saint nom de Dieu invoqué, et de l'avis de nos vénérables frères les chanoines de notre cathédrale, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

1. — A partir du 1^{er} janvier jusqu'au 12 septembre 1910, les prêtres réciteront à la messe l'oraison du Saint-Sacrement, sans omettre l'oraison pour le Souverain Pontife ;

2. — Nous autorisons tous les dimanches l'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement dans les églises ou chapelles du diocèse où il est conservé ;

3. — Nous recommandons aux religieux de notre diocèse, aux religieuses, aux élèves de nos séminaires, des collèges, des pensionnats et des écoles, à tous les fidèles, de multiplier leurs communions, selon le vœu du Saint-Père, ainsi que leurs visites au Saint Sacrement, leurs bonnes œuvres et leurs prières, pour obtenir que le Congrès opère dans les âmes tout le bien que nous en attendons ;

4. — Nous recommandons spécialement la récitation de la prière pour la propagation du pieux usage de la communion quotidienne, composée et indulgenciée par S. S. Pie X, au commencement ou à la fin des catéchismes paroissiaux et de la messe dans les communautés ;

5. — Un *triduum* en l'honneur du Très Saint Sacrement précédera le Congrès ; la date en sera annoncé ultérieurement ;

6. — Le Congrès s'ouvrira le 7 septembre pour se terminer le 11. Il sera clôturé par une procession solennelle du Très Saint Sacrement ;

7. — Le programme des travaux et des cérémonies du Congrès sera donné plus tard.

Seront la présente lettre pastorale et ce mandement lus et publiés au prône de toutes les églises et chapelles paroissiales et autres où se fait l'office public, et en chapitre dans les communautés religieuses, le dimanche qui suivra leur réception.

Donné à Montréal, sous notre seing et sceau et le contre-seing de notre chancelier le 25 août 1909.

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Par mandement de Monseigneur,

EMILE ROY, chanoine,
chancelier.

Causeries historiques

— o —

QUELQUES CONVERSIONS CÉLÈBRES AUX ÉTATS-UNIS

LA FAMILLE BARBER

(Suite.)

En 1825, lors de la nomination de Mgr Fenwick, le diocèse de Boston était bien loin d'être ce qu'il est aujourd'hui avec son

imposante cathédrale de Sainte-Croix, ses 850.000 catholiques et ses 645 prêtres ou religieux. (1)

Il est vrai que ce diocèse comprenait déjà, comme de nos jours, tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire le Maine, le Vermont, le New-Hampshire, le Massachussets, le Rhode-Island et le Connecticut; mais dans toute son étendue, on ne comptait que *trois prêtres* : le révérend M. Byrne qui demeurait à Boston, le révérend M. Dennis Ryan, missionnaire dans le Maine, et le Père Virgile Barber, établi à Claremont, dans le New-Hampshire. (2)

En lui remettant ses pouvoirs, Mgr Fenwick promit au Père Barber qu'il commencerait chez lui la première visite de son vaste diocèse.

Dans ses *Memoranda* (3), à la date du 21 mai 1826, il écrit :

« L'évêque part pour Claremont, New-Hampshire, afin d'administrer le sacrement de confirmation à la congrégation confiée aux soins du Rév. H.-V. Barber (4).

• Le 2 juin, après un pénible voyage de treize jours, par une chaleur accablante, Mgr Fenwick arrivait à Claremont, si exténué qu'il dut prendre deux jours pour se remettre des fatigues du voyage (5).

« Le 4 juin (1826), l'évêque célèbre la sainte messe et donne la confirmation à vingt-et-une personnes, après leur avoir préalablement adressé une instruction sur ce sacrement, afin de les préparer à le recevoir dignement. L'église est comble. La plus grande partie de l'assistance est composée de protestants appartenant au *temple* situé à l'autre bout du village, et qu'ils ont déserté, au grand mécontentement de leur minis-

(1) Voir *The Official Catholic Directory* pour l'année 1909, publié par M. H. Wiltzius.

(2) La province ecclésiastique de Boston, érigée en 1875, contient aujourd'hui, en 1909, les huit diocèses suivants :

1. Boston érigé en 1808 ; 2. Hartford, 1843 ; 3. Burlington, 1853 ; 4. Portland, 1855 ; 5. Springfield, 1870 ; 6. Providence, 1872 ; 7. Manchester, 1884 ; 8. Fall-River, 1904.

(3) *Memoirs to serve for the history of the Diocese of Boston.* — Shea s'est beaucoup servi de ces mémoires de Mgr Fenwick.

(4) de Goesbriand, p. 62.

(5) Mgr Fenwick était très corpulent. On l'appelait familièrement *Big-Ben*, nous dit son biographe Meehan.

tre. Vu l'impossibilité de pouvoir entrer toutes dans l'église, un grand nombre de personnes occupent les chambres en haut et en bas d'une maison voisine, et s'évertuent pour voir à travers portes et fenêtres ce qui se passe chez les catholiques. Un nombre encore plus grand, ne pouvant s'approcher davantage, remplit la rue et occupe tout le terrain autour de l'église. La curiosité anxieuse des protestants du voisinage de se rendre compte de la cérémonie religieuse, dans cette occasion, ne saurait nous surprendre, quand on songe que la religion n'est introduite à Claremont que depuis un très petit nombre d'années, et qu'avant cette époque, l'ignorance la plus grossière prévalait parmi ce peuple au sujet des croyances des catholiques. On y entretenait les préjugés les plus absurdes. Aujourd'hui même, malgré le soin qu'on a pris de les détromper, il existe encore, chez une grande partie de ces gens, une opinion qui n'est guère favorable à l'accroissement du catholicisme dans cet endroit (textuel). »

Cependant, à la suite de cette visite si consolante, une grande épreuve attendait notre converti. L'évêque de Boston avait alors besoin d'un prêtre dévoué pour aller porter les secours de la religion aux quelques familles catholiques, établies dans le nord de son diocèse, et il jeta les yeux sur son protégé le R. P. Barber.

Dans son journal, à la date du mois de novembre 1826, le même prélat écrit : « Le Père Virgile Barber vient d'arriver à Boston, et l'évêque a réussi à l'engager à aller visiter certains endroits de son diocèse qui sont sans prêtres et sans pasteurs, tels que : Bangor, Dover, East Port, dans le Maine. Il lui recommande surtout les tribus sauvages de cette contrée, et il espère que le voyage, entrepris par le pieux et zélé missionnaire, aura les plus heureux résultats parmi les catholiques dissimulés dans ces endroits et leur fournira l'occasion de se préparer à la visite pastorale et à recevoir le sacrement de confirmation. »

Le Père Barber accepta sans hésiter la mission qu'on lui imposait, quoiqu'elle fut absolument étrangère à son genre d'éducation et à ses goûts. Il s'en acquitta avec tout le zèle dont un Jéuite est capable. D'ailleurs, il avait pour l'encourager le souvenir du père Rasle, qui, autrefois avait évangélisé

cette même contrée et y avait sacrifié sa vie. Ce souvenir était une grande consolation pour notre converti et lui fit endurer aisément les fatigues et les privations, et surtout le genre de vie si nouveau qu'il eut à mener parmi les sauvages Abénakis.

L'ancien ministre épiscopalien devenu Jésuite missionnaire !
Hæc mutatio dexteræ Excelsi ! Ps. 76. v. 2.

Aussi, voyant le zèle, la piété et le désintéressement du Père Barber, les tribus sauvages de suite reconnurent en lui le véritable successeur des *Robes Noires* qui jadis avaient apporté à leurs pères *la parole de la prière*, et voulurent absolument le retenir au milieu de leurs enfants.

Mais à part les Abenakis, le nouveau Père missionnaire avait à visiter les quelques familles irlandaises et canadiennes catholiques établies dans l'Etat du Maine, et disséminées sur les bords des rivières Penobscot et Passamaquoddy. (1) Là aussi sa mission eut un plein succès ; et dans son rapport à Mgr Fenwick, le Père Barber déclare que la population de Dover, sans distinction de croyance, désire bâtir une église et qu'une somme considérable a déjà été souscrite à cet effet.

Il termine en déplorant amèrement l'impossibilité où se trouve l'évêque de ne pouvoir donner aux tribus indiennes un missionnaire pour résider au milieu d'elles.

Peu de temps après son retour de cette mission, pendant qu'il reprenait avec courage ses fonctions de curé à Claremont, le Père Barber vit son obéissance soumise à une nouvelle et rude épreuve.

Le 12 janvier 1827, Mgr Fenwick recevait une lettre du Père supérieur des Jésuites, qui lui annonçait que le P. Barber était rappelé de sa mission de Claremont, pour entrer au collège de Georgetown en qualité de professeur d'hébreu. Ce fut avec grand chagrin que Mgr Fenwick dut communiquer cette nouvelle à son protégé, d'autant plus qu'il n'avait aucun prêtre pour le remplacer à Claremont.

Mais il fallait obéir, et l'évêque, jésuite lui-même, le savait mieux que personne. Donc, quelques jours après, le Père Barber arrivait à Boston et remettait à Mgr Fenwick les clefs de sa chère petite église de Claremont. Il avait tout abandonné :

(1) Shea, vol. 3, p. 158.

église, académie, maison paternelle, et son vieux père qui y demeurerait encore! *Ecce nos reliquimus omnia*, pouvait-il répéter comme saint Pierre à son Divin Maître.

Huit jours plus tard, au grand regret de l'évêque, le Père Barber prenait le chemin de Georgetown (1).

Toutefois une lettre de Mgr Fenwick l'avait précédé.

L'évêque priait le Rév. Père supérieur de laisser le Père Barber pendant quelque temps encore, dans son diocèse, afin de lui permettre de reprendre ses missions dans le Maine au milieu des sauvages qui désiraient, comme autrefois, d'être évangélisés par l'un des héroïques enfants de Loyola.

Le supérieur crut devoir y consentir.

Ainsi le séjour du Père Barber à Georgetown fut très court. Le 25 mai, jour de la Pentecôte, notre fervent religieux était de nouveau à Boston, et célébrait la grand'messe dans la cathédrale de Sainte-Croix.

Le lendemain il prenait le *steamboat* pour Portland, afin d'aller reprendre ses missions chez les sauvages de Passamaquoddy et de Penobscot; et le bon évêque, touché de l'obéissance et du zèle de son courageux converti, s'exclame dans son journal: « Oh! daigne le bénir tant de générosité.» (2)

Le Père Fitton, qui avait été l'élève du Père Barber et qui venait d'être ordonné, lui fut donné comme assistant. Le Seigneur répandit d'abondantes bénédictions sur les travaux des deux dévoués missionnaires, et le Père Barber écrivait à Mgr Fenwick pour lui dire combien la mission de Penobscot lui donnait de satisfaction. Dans le cours de l'année, dit-il, on a réuni les matériaux nécessaires pour bâtir une chapelle l'école se fait régulièrement, et un dépôt de provisions a été ouvert pour les sauvages. (3)

Au commencement de février 1829, le Père Barber, avec

(1) Georgetown est aujourd'hui l'un des faubourgs de Washington; c'est là que se trouve l'Université des RR. PP. Jésuites, ainsi que le couvent de la Visitation, si souvent mentionnés dans notre récit.

(2) De Goesbriand, page 76.

(3) C'est à la suite de ces missions du Père Barber chez les Abénaquis, que Mgr Fenwick, au cours de l'une de ses visites pastorales, fit élever en 1833 un modeste monument à la mémoire du Révérend Père Jésuite Sébastien Rasle, mis à mort par les troupes américaines, le 23 août 1724.

l'approbation de Mgr Fenwick, alla visiter ses anciens paroissiens de Claremont. Les nouvelles qu'il en rapporta à son évêque ne leur furent pas favorables. Ces bonnes familles, lui dit-il, désirent beaucoup avoir un prêtre pour résider au milieu d'elles, mais elles sont véritablement incapables de suffire à son entretien.

On imagine aisément, ajoute Mgr Fenwick dans ses *mémoires*, que notre zélé missionnaire eût été heureux de pouvoir fixer son séjour à Claremont, où l'attachaient tant de souvenirs. Même, il eût été prêt à rouvrir son collège classique, afin de trouver le moyen de vivre sans être à charge à ses ouailles; mais la Providence en avait disposé autrement et l'appelait ailleurs.

C'est pourquoi, le 16 février 1829, il retournait au milieu des forêts du Maine, pour reprendre ses missions chez les sauvages de la rivière Penobscot.

Toutefois, quelques mois après, il fut rappelé par le supérieur des Jésuites à Georgetown, pour y enseigner l'hébreu et devenir professeur de théologie (1).

A partir de cette époque, le Père Barber passa le reste de sa vie dans les différentes résidences des Jésuites du Maryland.

R.-E. CASGRAIN, ptre.

(A suivre.)

Bibliographie

— UNE BONNE AFFAIRE, PAR M. DU CAMPFRANC. F. Paillart, imprimeur-éditeur, Abbeville (Somme), France. 2 fr. 50; franco, 2 fr. 75.

La « Bonne Affaire » que le banquier Frédéric Auberval veut faire traiter à son fils, c'est un riche mariage. Et ce père

Ce monument consistait en une petite pyramide de granit surmontée d'une croix. Il était placé à l'endroit même où s'élevait la chapelle des Jésuites, c'est-à-dire à Norridgewock, petit village situé près de la rivière Kennebec.

Ce monument ne dura point longtemps. Il fut renversé deux ans après; remis en place, il fut pendant plusieurs années l'objet d'attaques d'une longue et persévérante inimitié, nous dit M. Shea. (Vol. III, page 469.) Nous avons écrit au curé de l'endroit pour lui demander dans quel état se trouve aujourd'hui le monument. Malheureusement, notre lettre est restée sans réponse.

(1) De Goesbriand, p. 76.

ambitieux a choisi pour belle-fille une jeune Suédoise mondaine, éprise de luxe et de plaisirs, mais qui semble ignorer tout à fait le but sérieux de la vie.

Charles Auberval ne partage pas du tout la manière de voir de son père; la richesse lui fait peur, il n'estime rien tant que l'intimité de la vie de famille, et cherche avant tout une compagne qui partage ses goûts. Une rencontre fortuite lui fait faire la connaissance d'une jeune orpheline qui ne lui apportera qu'une dot minime, mais qui possède à un haut degré les qualités de l'esprit et du cœur. La lutte entre le père autoritaire et le fils soumis, mais très ferme dans ses idées, a été admirablement analysée dans ces pages, les dernières qu'ait écrites la regrettée Madame de Campfranc, décédée le 29 janvier 1908.

Ses ouvrages ont fait d'elle un des écrivains préférés de la famille et de la jeunesse. Ce dernier livre n'est pas inférieur à tous ceux qu'elle avait composés précédemment.

— PAROLES DE JEANNE D'ARC, par J.-M. A., missionn. apostol. 1 vol. in-32, de 168 pages, broché, 0 fr. 25; franco, 0 fr. 30. F. Paillart, imprimeur-éditeur, Abbeville (Somme), France.

« Encore une brochure sur Jeanne d'Arc, dira-t-on !

« Celle-ci ne ressemble à aucune de celles qui ont paru jusqu'ici.

« Il n'est pas possible de grouper les paroles de Jeanne d'Arc d'une façon plus claire et plus agréable que l'a fait l'auteur de ce petit livre.

« Quant à la disposition typographique, elle vient ajouter encore au charme de la composition. »

Ainsi s'exprime une des personnalités qui ont eu en mains un des premiers exemplaires de cette brochure.

Erratum

— o —

Lorsqu'on est tombé sur ces « précieuses pierres », à la page 197 de notre dernier numéro, pour désigner ce que l'on appelle ordinairement *pierres précieuses*, on a dû trouver que nous versions par trop dans la préciosité. — Comme nos lecteurs ont pu s'en douter, c'était là encore un de ces tours pendables que la typographie joue assez souvent aux pauvres écrivains.